clio

Clio. Femmes, Genre, Histoire

7 | 1998
Femmes, dots et patrimoines

Régine PIETRA, *Les Femmes philosophes de l'Antiquité gréco-romaine,* l'Harmattan, « Ouverture philosophique », Paris-Montréal, 1997.

Louise BRUIT-ZAIDMAN

OpenEdition Journals

Édition électronique
URL : https://journals.openedition.org/clio/355
DOI : 10.4000/clio.355
ISSN : 1777-5299

Éditeur
Belin

Édition imprimée
Date de publication : 1 avril 1998
ISBN : 2-85816-367-7
ISSN : 1252-7017

Référence électronique
Louise BRUIT-ZAIDMAN, « Régine PIETRA, *Les Femmes philosophes de l'Antiquité gréco-romaine,* l'Harmattan, « Ouverture philosophique », Paris-Montréal, 1997. », *Clio. Histoire, femmes et sociétés* [En ligne], 7 | 1998, mis en ligne le 18 septembre 2008, consulté le 24 mars 2023. URL : http://journals.openedition.org/clio/355 ; DOI : https://doi.org/10.4000/clio.355

Ce document a été généré automatiquement le 24 mars 2023.

Tous droits réservés

Régine PIETRA, *Les Femmes philosophes de l'Antiquité gréco-romaine,* l'Harmattan, « Ouverture philosophique », Paris-Montréal, 1997.

Louise BRUIT-ZAIDMAN

1 En six courts chapitres et une centaine de pages, Régine Pietra, elle-même philosophe, « brosse le portrait », comme elle aime à le dire, d'une douzaine de « femmes philosophes » de l'Antiquité, depuis Théano, la pythagoricienne (VI^e^ siècle avant J.C.), jusqu'à Hypatie, martyre du paganisme, au début du V^e^ après J.C., et elle en cite brièvement plus d'une vingtaine d'autres, au fil de ses évocations.

2 Elle se défend prudemment et sagement d'écrire une histoire des « femmes philosophes », faute de documents pour le faire, et admet d'emblée l'hétérogénéité de son propos. Modestement, elle se donne pour objectif de « sortir de l'oubli ces figures de femmes sans lesquelles la philosophie ne serait pas tout à fait ce qu'elle est ». Elle choisit donc une présentation thématique qui se propose de mettre en évidence, mise à part toute dimension chronologique, « certaines analogies ».

3 L'entreprise est sympathique, et le livre de R. Pietra fait en effet sortir de l'ombre bien des noms ignorés de la plupart. Malheureusement, comme le reconnaît volontiers l'auteur, ce ne sont bien souvent que des noms, connus par une mention isolée. Lorsque « portrait » il y a, il est tributaire des développements bien intentionnés ou non de ceux qui ont recueilli les traditions transmises par l'Antiquité. Ainsi, une *Histoire des femmes philosophes*, de Ménage écrite au XVIII^e^ s. en latin, des *Fragments et éloges des femmes grecques*, également en latin et du même siècle, par Jo. Ch. Wolf, ou encore un roman de Wieland, *Cratès et Hipparchia*, publié en 1818 à Paris, roman qui, nous assure R. Pietra, « respecte scrupuleusement les faits historiques ».

4 L'inconvénient du caractère très disparate des sources et de leur utilisation pas toujours critique est l'adoption par notre auteur d'affirmations aventureuses. A propos d'Aspasie, la compagne de Périclès, est reprise, sans examen, une accusation des Comiques, qui attribue à son influence sur Périclès la responsabilité du déclenchement de la guerre contre Samos : « Son influence était telle qu'à propos d'un fait qu'on pourrait juger mineur, l'enlèvement de deux ou trois filles de joie appartenant à Aspasie, la guerre fut déclarée aux Samiens et la Grèce toute entière mise à feu et à sang » (pp. 26-27). Il faut bien dire qu'aucun historien ne prend au sérieux cette malignité des ennemis de Périclès, pas plus que le « pouvoir dictatorial » qui lui est attribué. D'autre part, sans nier qu'elle ait fréquenté les philosophes de son temps et qu'elle ait pu prendre part à leurs débats, n'est ce pas jouer sur les mots que de faire d'Aspasie une « femme philosophe » ? Quant aux « épicuriennes », elles sont définies par leur adhésion à cette formule attribuée au maître (mais on ne saura pas quelle en est la référence) : « l'origine et la racine de tout bien est le plaisir du ventre, c'est à lui que se ramènent et les biens spirituels et les valeurs supérieures ». Il nous semble que cette vision est un peu réductrice.

5 Plutôt que cette « réalité légendaire » que l'auteur tente de cerner (ch. 6), à mi-chemin de l'histoire et de la fiction, ne faudrait-il pas « interroger non plus le réel ou le supposé réel, mais le fictif, c'est-à-dire l'image ou la représentation de la femme philosophe », pour reprendre précisément ce que se propose de faire, dans son dernier chapitre R. Pietra. Elle y analyse le regard de la tradition sur une pièce perdue d'Euripide, « Mélanippe la Philosophe ».

6 N'est-ce pas l'ensemble de la documentation utilisée dans le livre qui relèverait d'une telle analyse ? Au terme de cette lecture, on se demande en effet si le livre n'apporte pas plus sur les représentations construites autour de ces « femmes philosophes » que sur les femmes mêmes qu'il se proposait de nous faire connaître, à travers des traditions trop disparates pour être simplement juxtaposées.